

étendu, cela tenait au développement que lui avaient donné ses mouvements tournants. En tout cas, les renforts qui lui étaient si nécessaires allaient arriver.

Vers 3 heures, le général de Gœben, commandant le VIII^e corps prussien, se rendit à Sarrebruck, précédant l'avant-garde de sa 16^e division. Il prit aussitôt la direction du combat, examina son terrain et décida que pour enlever l'Éperon il fallait occuper d'abord les hauteurs du Gifert-Wald, qui permettaient de le déborder à l'est.

Pendant qu'il prenait ces résolutions, les généraux commandant la 5^e division prussienne et le III^e corps atteignaient le champ de bataille avec les premières troupes qu'ils avaient pu emmener.

C'étaient surtout des batteries ; leur présence redoubla l'intensité du feu, et leurs effets se firent immédiatement sentir.

Sur le plateau, la division Laveaucoupet avait déjà fait donner toutes ses réserves et nos troupes étaient fatiguées. Au bout de peu de temps, l'ennemi voyant nos pièces de l'Éperon à peu près réduites au silence, dirigea une attaque directe sur ce point, au moment même où des troupes fraîches pénétraient dans le Gifert-Wald. Ce nouvel effort, exécuté contre des régiments affaiblis, réussit. L'Éperon nous fut enlevé et l'ennemi s'établit sur cette pointe, après un assaut meurtrier qui coûta la vie à un de ses généraux. Nos soldats reculèrent de quelques centaines de mètres seulement et continuèrent la lutte. Devant le Gifert-Wald, nous contenions encore, mais à grand'peine, l'effort des Prussiens, lorsque, par bonheur, un secours inattendu vint ranimer le courage de nos hommes.

Le général Bataille, entendant le canon et appréciant vers le milieu du jour la gravité du combat, avait envoyé la brigade Bastoul au général de Laveaucoupet et s'était porté avec l'autre sur Stiring, où la division Vergé avait maintenant ses quatre régiments réunis. Le concours de cette brigade arrêta l'ennemi et parut un instant briser

son élan. Une accalmie se produisit. Le général Frossard, prévenu, rendit compte qu'il croyait à l'apaisement de la lutte, mais qu'elle reprendrait de plus belle le lendemain ou dans la nuit.

Sur le plateau, cependant, l'illusion ne pouvait être de longue durée, car de nouvelles colonnes se dirigeaient sur notre droite. C'étaient les 16^e et 5^e divisions prussiennes qui lançaient leurs troupes de ce côté, sur l'ordre du général de Zastrow, commandant du VII^e corps. Ce dernier avait pris à son tour, vers 5 heures, la direction du combat, en sa qualité de plus ancien.

L'arrivée de ces assaillants produisit sur notre droite une lutte acharnée, dans laquelle le général Doëns et plusieurs de nos officiers supérieurs perdirent vaillamment la vie. Nos soldats, entraînés par leurs chefs, opposèrent une résistance énergique ; les Prussiens ne purent dépasser ni le Gifert-Wald, ni l'Éperon. Leurs généraux prirent alors la résolution de tourner le plateau vers l'ouest et de séparer ainsi nos deux groupes de Stiring et de Spichenen.

Leur artillerie, de plus en plus puissante, nous força bientôt d'évacuer trois maisons au pied du plateau, entre les hauteurs et Stiring. Les tirailleurs allemands s'y établirent et ne tardèrent pas à déborder la gauche des défenseurs du plateau. L'artillerie prussienne put alors arriver sur l'Éperon et rendre notre situation critique. Cependant, grâce à un changement de front exécuté sous le feu par le colonel Zentz, nos troupes purent faire face au nord et à l'ouest et contenir jusqu'à la nuit tout nouveau progrès de l'adversaire. Ce dernier, de son côté, paraissait épuisé.

Sur la gauche, l'action n'avait pas été moins meurtrière. A l'arrivée des renforts prussiens, nos soldats reculèrent un instant ; mais l'appui de la première brigade de la division Bataille, commandée par le colonel Haca, leur communiqua une nouvelle vigueur et rétablit nos affaires. Jusqu'à 6 heures du soir, les tentatives de l'ennemi restèrent

impuissantes. Malheureusement, nos troupes commençaient à s'épuiser. L'arrivée d'un régiment de la 5^e division permit aux Prussiens de s'étendre dans les bois à l'ouest, de déborder notre gauche et de prendre à revers les défenseurs de l'usine. Nos soldats formèrent alors un crochet de ce côté, et le combat reprit avec une nouvelle intensité. On en était là, quand le général Frossard survint. Il constata de suite la gravité de la lutte et comprit que, sans de puissants renforts, nous ne pourrions la soutenir plus longtemps. Mais, en fait de secours, le 3^e corps ne lui avait envoyé que la brigade de dragons du général de Juniac, qui devint bientôt un embarras. A l'entrée de la nuit, il nous fallut céder Alt-Stiringen, puis le bois au nord de l'usine, le bois à l'ouest, et même une ou deux maisons du village.

La situation de ce côté était déjà grave, quand tout à coup le canon retentit sur nos derrières, du côté de Forbach. C'était celui de la 13^e division prussienne, qui s'était dirigée de ce côté après avoir passé la Sarre à Volklingen. Elle tomba sur un faible détachement de dragons et sur des réservistes débarqués dans l'après-midi, qui formaient l'unique garnison de la ville. Heureusement l'énergie de cette troupe en imposa à l'ennemi, qui n'osa dépasser le Kanichenberg, ni pénétrer dans Forbach, qu'il croyait fortement occupé.

Mais, à Stiring, on s'imagina être tourné par le sud. Alors le général Frossard, n'espérant plus de secours et craignant un désastre, donna l'ordre de battre en retraite sur Sarreguemines, en chargeant le général Bataille de protéger le mouvement.

Au premier moment de recul, l'ennemi s'était précipité sur le village, et une lutte acharnée s'était engagée dans les bâtiments de l'usine. Elle dura jusqu'à la nuit avancée, au milieu des lueurs de l'incendie et des maisons qui s'écroulaient.

Notre retraite s'effectua pendant la nuit, conformément

à l'ordre du général Frossard, et l'ennemi épuisé ne tenta aucune poursuite.

Résultats de la bataille. — La bataille était terminée. Les pertes en tués, blessés et disparus, officiers compris, s'élevaient à 4,871 hommes chez les Prussiens, et à 4,078 chez nous.

Dans nos rangs, la proportion des officiers supérieurs tués ou blessés dépassait de beaucoup celle des Prussiens. Ils avaient dû, en effet, payer résolument de leur personne pour soutenir et encourager leurs soldats épuisés.

Nous avions eu au début 13,400 hommes environ contre 16,000 Prussiens. Mais les Allemands, renforcés par des troupes fraîches qui ne cessaient d'arriver à partir de trois heures, comptaient à la fin de la journée, sur le champ de bataille, 45,000 hommes et 108 bouches à feu.

L'évaluation en rationnaires donnait une masse de 50,000 hommes. Nous n'avions alors que 29,000 hommes et 72 pièces, dont 18 mitrailleuses.

Quant aux résultats de cette journée, ils étaient considérables.

D'abord la frontière était forcée.

Puis tout le versant occidental des Vosges, avec son réseau de communications et ses voies ferrées allait tomber aux mains de l'ennemi.

Les approvisionnements importants rassemblés à Sarreguemines et à Forbach étaient perdus.

Au point de vue stratégique, notre armée perdait l'initiative des mouvements et les meilleures chances de prendre l'offensive. Ses projets d'opérations étaient renversés, et il lui fallait désormais subir ceux de l'ennemi.

Au point de vue moral, c'était la confiance ébranlée dans nos rangs et surexcitée dans ceux de l'adversaire.

Enfin, l'invasion était commencée.

Observations. — Au point de vue tactique, le succès des Prussiens était dû aux dispositions suivantes :

1^o *Envoi sur le champ de bataille à marches forcées*, et par tous les moyens possibles, de tous les renforts qui se trouvaient à portée ;

2^o *Étude attentive et raisonnée de la situation*, avant d'engager les troupes ;

3^o *Préparation constante des attaques par l'artillerie* ;

4^o *Supériorité marquée de cette arme* comme portée, justesse et nombre des pièces en action ;

5^o *Emploi des abris pour faire avancer l'infanterie*, habitude de cette arme pour les utiliser et surtout pour combattre dans les bois ;

6^o *Emploi des mouvements débordants sur les ailes*, tandis que le front ne semblait occupé que par l'artillerie ;

7^o Enfin, *défaut de dispositions semblables de notre côté*, malgré le dévouement, l'énergie et le courage de nos troupes.

Pour compléter ces appréciations, supposons un instant que les principes mis en pratique par les Prussiens, le 6 août 1870, l'aient été également par nous, et que nous ayons agi partout avec la même initiative, avec la même énergie qu'eux.

Voici probablement la marche qu'auraient suivie les événements :

Dès huit heures du matin, le commandant du 2^e corps serait arrivé sur le plateau de Spicheren.

A dix heures et demie, la brigade Valazé aurait été rendue à Stiring.

La division Bataille, ayant 5 kilomètres à faire, n'aurait débouché qu'à onze heures et demie.

L'aile droite étant couverte du côté de Sarreguemines, c'est sur la gauche, dans la vallée de la Losselle, vers Völklingen, que la cavalerie aurait été envoyée.

Par conséquent, dès les premières heures de la lutte,

nous aurions eu une supériorité marquée, même en artillerie. Par suite, il est permis d'admettre, en voyant la vigueur de l'action, que l'attaque de l'Éperon, du Gifert-Wald et de Stiring-Wald auraient échoué.

Le commandant du 2^e corps d'armée n'aurait sans doute pas demandé du secours. Peut-être même aurait-il rendu compte qu'il comptait sur un succès. Dès lors, il était encore exposé à une défaite dans la soirée.

Mais si nos troupes avaient été dressées, comme celles des Prussiens, à marcher au canon sans attendre des ordres, nous aurions vu se produire divers mouvements qui nous auraient sans doute garantis contre cette éventualité.

D'abord, les divisions Metman, Castagny et Montaudon auraient été mises en communication avec le 2^e corps, dès le point du jour.

Puis, elles auraient été prévenues de l'engagement vers onze heures. Elles se seraient donc mises en marche, soit spontanément, soit sur un avis du commandant du 3^e corps, vers midi.

La division Metman, ayant 14 kilomètres à faire, serait arrivée à Stiring à trois heures et demie ; la division Castagny, placée à 16 kilomètres de Spicheren, serait arrivée sur le plateau à quatre heures ; enfin, la division Montaudon, rassemblée à 12 kilomètres de là, aurait atteint Spicheren à trois heures.

Le commandant du 3^e corps, alors commandant en chef des 2^e, 3^e et 4^e corps, prévenu à Saint-Avold à dix heures et demie, serait arrivé en chemin de fer à midi, et aurait pris dès ce moment la direction du combat, ce qui aurait donné à tout le monde une nouvelle impulsion.

Nous aurions eu ainsi en ligne, à quatre heures de l'après-midi : 55,000 hommes, 108 bouches à feu et 36 mitrailleuses.

Comme les Prussiens l'ont reconnu depuis, il est probable que le succès aurait couronné nos efforts.

Il faut donc reconnaître **que** l'habitude de courir au combat, même sans ordre, **est** essentiellement pratique. Sous Napoléon, c'était la règle. Les Allemands l'ont adoptée; les autres armées doivent agir de même. Il est certain, du reste, que son application ne peut, dans aucun cas, produire de résultats fâcheux; tandis que sur le champ de bataille, sur le **point** où l'action est décisive, elle est une garantie du succès.

Aujourd'hui, d'ailleurs, **avec** les masses qui concourent aux opérations, avec les dispositifs de marche en profondeur, avec les ordres de combat dispersés et étendus, avec les tâtonnements qui s'imposent aux armées au moment de franchir les frontières, **avec** les distances qui séparent les combattants et les difficultés qui empêchent les généraux en chef d'apprécier la force et la position de l'ennemi, il est permis d'admettre, **comme** vrais, les principes suivants :

1° *Obligation pour toute unité constituée d'être sans cesse en communication avec les unités voisines ;*

2° *Obligation, pour chacune d'elles, de prévenir toujours les unités voisines des combats qu'elles engagent ;*

3° *Obligation de marcher au canon avec la plus grande énergie.*

En réalité, le 6 août 1870, la frontière de la Sarre a été franchie à la suite d'un mouvement offensif et d'une bataille livrée inopinément, sans la volonté ni la participation des chefs d'armée. L'hypothèse d'un mouvement de retraite de notre armée était fausse; car on ne pouvait appeler de ce nom le déplacement d'une partie du 2^e corps. Le combat avait été dirigé, du côté des Prussiens, par trois généraux, qui s'étaient succédé dans l'ordre de leur arrivée sur le terrain, sans que ces changements dans le commandement en chef aient produit le moindre à-coup. En apparence, cette affaire et ses résultats semblent dus au hasard. Mais, quand on examine le fond des choses, on

s'aperçoit qu'elle s'est produite d'une façon normale, qu'elle a été la conséquence des dispositions prises par les deux adversaires, et qu'elle répond aux conditions ordinaires de la guerre moderne. Ce qu'il faut avouer, c'est que ces conditions étaient connues par nos adversaires et ignorées par nous.

Il faut en conclure que l'instruction tactique des troupes, les dispositifs de marche, la tactique de combat, l'initiative, l'activité et l'ardeur qui ont été remarqués dans les rangs de nos ennemis, sont des conditions désormais inséparables de la lutte. Ce sont des éléments de succès que, de tous côtés, on doit s'efforcer d'acquérir.

Enfin, si notre cavalerie avait été exercée à un service d'exploration analogue à celui de la cavalerie allemande, il est certain que notre armée aurait été prévenue à temps de la marche des colonnes ennemies sur la frontière. La situation nous commandait alors de prendre les dispositions dont les Prussiens nous ont donné l'exemple dans leurs premières étapes du mois d'août.

Nous n'aurions pas dû, par conséquent, rester sur la limite même du territoire, sur des positions où nos flancs étaient exposés. Il nous aurait fallu concentrer le plus de forces possibles sur une bonne position défensive, choisie à l'avance et organisée de telle sorte que les feux d'artillerie et d'infanterie aient pu y acquérir leur maximum d'effet meurtrier. C'est, du reste, ce qu'avait demandé le général Frossard en 1868. Enfin, il n'est pas prouvé qu'en profitant de la tendance de l'ennemi à se jeter tête baissée sur des troupes qu'il croit en retraite, il n'eût pas été possible de l'attirer dans une position défavorable.

D'une manière générale, il est permis de conclure des faits qui précèdent que l'attaque et la défense des frontières exigeront désormais un service d'exploration des plus vigilants, une grande initiative à tous les degrés du commandement, et des formations concentrées comme celles qui sont prescrites à la veille des batailles.

Y a-t-il des règles plus précises applicables à ce premier acte des campagnes modernes ? Évidemment non.

Il ressort clairement des leçons de l'histoire que ce moment est, plus que d'autres, soumis aux hasards de l'inconnu, et qu'en pareil cas les résolutions doivent dépendre des circonstances.

Mais il n'est pas douteux que, dès le début des rassemblements, la préoccupation des premiers combats s'impose. Il faut donc songer au moyen d'aborder l'ennemi en forces, sur un terrain avantageux, et surtout avec une énergie, une volonté de vaincre qui soient sans limites. Dès lors aussi, par conséquent, l'échelonnement des forces doit être calculé en vue d'un effort unique, l'attaque des forces opposées avec tous les corps disponibles, avec la plus grande vigueur, avec une ardeur et une ténacité qui n'ont qu'un objectif : la victoire.

§ 5. — MARCHES STRATÉGIQUES.

I. — Définition des marches.

On a appelé *marches stratégiques* celles que les armées entreprennent pour se porter soit de leurs bases de concentration sur un premier objectif, soit d'un objectif sur un autre.

A ce titre, les mouvements qui s'exécutent entre les zones de concentration et les frontières ennemies rentrent aussi dans la catégorie des marches stratégiques. Mais, comme on l'a déjà fait ressortir, ces premières opérations empruntent aux conditions actuelles de la guerre un caractère spécial qui exigeait une étude à part. Il reste maintenant à envisager les marches stratégiques à un point de vue général.

Leur importance n'a pas besoin d'être démontrée ; ce sont elles qui conduisent les armées aux batailles décisives. Par conséquent, ce sont leurs directions et leurs

dispositifs qui permettent d'aborder l'ennemi avec plus ou moins d'avantages. Leur influence sur les résultats d'une campagne est considérable ; et l'on peut dire qu'elles sont, après les combats, les opérations les plus importantes de la guerre.

On ne saurait donc trop les approfondir, ni rechercher avec trop de soin les principes qui président à leur exécution.

Depuis le commencement du siècle, ces principes ont subi peu de changements. C'est ce qui explique comment, dans ses combinaisons de 1866 et de 1870, le feld-maréchal de Moltke semble souvent s'être inspiré des règles qui furent en usage pendant les guerres de la République et de l'Empire. Pour nous, c'est encore cette glorieuse époque qui nous offre à cet égard les enseignements les plus complets. C'est donc à elle qu'il faut se reporter quand on veut entreprendre une étude sérieuse et pratique. En recherchant ensuite dans des campagnes plus récentes quelle a été l'application de ces mêmes principes, en examinant les résultats qu'ils ont donnés et ceux qu'a produits leur oubli, on sera à peu près sûr d'avoir envisagé, au point de vue des marches, les faits de guerre les plus saillants.

On a vu que dans l'offensive une armée doit, après sa concentration, se porter résolument en avant, franchir la frontière, chercher la principale masse ennemie, l'attaquer partout où elle la trouve, la battre et la refouler.

Mais quelle sera sa tâche le lendemain de son premier combat ? Doit-elle poursuivre ? Lui faut-il marcher sur une capitale ? sur une grande ville voisine ? Quelle direction donner à ses colonnes ? L'inconnu se dresse devant elle, et le problème ordinaire de la guerre, la recherche des renseignements, s'impose de nouveau. Souvent le contact sera perdu, et, pour savoir ce qu'il va résoudre, le général en chef s'adresse une question qu'il se posera presque chaque jour désormais : *Où est l'ennemi ?*